

XXVII

UN VOLCAN PORTATIF

Henri, tout en continuant de réfléchir, contemplait silencieusement von Ruff.

— Cher ami, finit-il par dire, veuillez permettre que je vous donne ce titre.

— C'est pour moi un grand honneur, interrompit le savant.

— L'acte de dévouement imprévu que vous avez voulu accomplir nous lie à jamais. Votre mort serait pour chacun de nous la cause de regrets douloureux, nous tenons à vous, vous en êtes convaincu, nous n'avons pas à insister sur ce point. Mais ce chagrin vous devez nous l'épargner, vous devez concourir avec nous, dans la mesure de vos moyens, à la délivrance de mademoiselle Tcherkoff; ne nous mettez pas, nous vous en conjurons, dans la nécessité d'avoir à veiller à la conservation de l'un de ses défenseurs. Cela serait loin de faciliter notre tâche.

— Une adjuration si pressante, cher monsieur de Simo, m'embarrasse.

— De la réponse que nous attendons dépendra notre conduite future.

— Je saisis parfaitement, cher ami. Vous vous dites qu'il vous deviendrait impossible de partager sans de graves inconvénients votre attention, votre intelligence, entre deux dévouements; en d'autres termes que, devant veiller à ma sécurité personnelle contre moi-même, à la vôtre, à celle de vos compagnons, à la délivrance de Mademoiselle Catherine, vous ne pourriez mener à bien aucune de vos entreprises.

— C'est exact.

— Donc, ma mort n'atteindrait pas le but que je me propose.

— L'idée même de cette intention que nous aurions à combattre nous paralyserait.

— Il y a beaucoup de vrai dans ce que vous venez de dire.

— Promettez-nous donc de ne plus chercher à vous suicider.

— Je ne me suicidais pas, je me faisais disparaître. Or comme en

vous laissant plus longtemps sous le coup d'une semblable incertitude, je paralyserais vos moyens d'action, je vous promets solennellement de ne plus renouveler sur moi la tentative de tout à l'heure. Je me laisserai vivre.

— Promettez-nous encore d'être plus attentif aux choses réelles et de ne plus vous exposer bénévolement à toute espèce d'accidents.

— Si je vous faisais cette dernière promesse, je mentirais, car je me sens incapable de la tenir. C'est dans ma nature, mon ami, je n'y puis rien; mais je m'efforcerai de n'être plus un inutile, un obstacle: je vais tourner toutes mes forces intellectuelles vers le but que vous poursuivez.

— Forts de votre assistance, nous serons vainqueurs.

— Vous triompherez, non à cause de moi, mais par votre courage, par votre persévérance, parce que vous savez vouloir.

— Merci, ami, s'écria Paul. Maintenant que nous sommes rassurés touchant votre existence, permettez-nous de nous préoccuper exclusivement de ma sœur bien-aimée.

— Je vous obéirai, c'est la seule chose qui me soit possible pour l'instant.

— Au lieu de rester ici inactifs et désespérés, ne pourrions-nous pas descendre le fleuve au moyen du radeau que nous consoliderions? demanda Henri.

— Cette question est résolue. Selon moi, rien ne s'oppose à ce que nous utilisions le radeau si ingénieusement fabriqué.

— En mer, observa Criquet, il ne fait pas bon de s'embarquer sans biscuit; nous pourrions être empêchés de débarquer et alors, quoi qu'en dise seigneur Herboricus, nous serions fort à plaindre, si nous n'avions que des idées pour vivre.

— C'est prudent, en effet, de nous approvisionner.

— Donc, en chasse!

— Oui.

— Il nous importe également de ne pas rester exposés à tous vents et à toutes flèches, remarqua Paul. Sur notre radeau nous serions un but par trop découvert.

— Il faudrait y dresser un bastingage clayonné.

— C'était mon idée.

— Eh bien, que chacun se rende utile de son mieux!

— Sir Criquet, demanda von Ruff, voudriez vous me rendre un service?

— Cette demande est oiseuse, répondit l'interpellé.

— Je ne puis me permettre de vous commander; mais vous me feriez un grand plaisir en me fabriquant une béquille le plus tôt possible. Demain, je crois, je pourrai marcher sans aide; il faut essayer mes forces dès maintenant.

— Oui, je le veux bien, mais à la condition expresse de ne pas la perdre d'ici à une heure.

— Ne craignez rien.

— Vous voulez marcher? demanda Paul.

— Oh très peu, je veux aller jusqu'à cette déclivité pierreuse que j'aperçois là-bas.

— Il y a donc quelque chose qui vous y attire?

— Oui, mais je serai attentif à ma promesse, je le jure, car demain nous reprendrons notre route si vous le voulez.

Paul et Criquet se mirent à la recherche du support demandé, et bientôt von Ruff put aller où il le désirait.

Les voyageurs se mirent de leur côté à la recherche des matériaux ou provisions nécessaires au voyage projeté.

Ils firent plusieurs transports des objets recueillis. A chaque retour au camp, ils s'inquiétaient de von Ruff.

Ils le virent assis devant les blocs qu'il avait indiqués.

— Que fait-il là, demandait spécialement Henri qu'une vague appréhension tenait en éveil.

Il se dirigea vers les blocs, avec l'intention d'aborder le savant.

— Je suis heureux, dit ce dernier, de vous voir auprès de moi, comte de Simo.

— Ah! et quelle est la raison de ce bonheur?

— Voyez ces blocs; c'est, si je ne me trompe, un gisement de minerai ferrugineux.

— Du fer?

— Oui. Veuillez, je vous prie, examiner de très près et me dire votre appréciation.

— C'est du fer presque pur, répondit Henri après un moment d'examen. Mais pourquoi cette attention si spéciale? Vous avez pu reconnaître ce minerai de prime abord.

— Vous m'avez, je crois, cher comte de Simo, fait entendre, et M. votre père me l'avait écrit, si je ne me trompe, que vous êtes ingénieur.

— Je suis ingénieur.

— Et l'idée ne vous vient point d'utiliser ces masses au profit de votre expédition ?

— Cher savant ! exclama Henri en souriant.

— Qui sait ? exclama à son tour von Ruff. Votre sourire et votre appellation sont le premier jet de votre pensée. Regardez bien, une idée nouvelle jaillira peut-être de votre cerveau.

— Je vois du fer, reprit Henri, du fer avec lequel un manufacturier ferait beaucoup de choses ; mais nous n'en pouvons tirer d'autre parti que les pierres de fronde.

— Je ne suis qu'un étudiant et non un fabricant, mais il me semble qu'il y aurait possibilité d'utiliser cela... Depuis une heure je suis devant ces matériaux, forçant mon intelligence à trouver une application industrielle, je ne puis que m'avouer incapable.

Henri depuis un instant était muet. Il regardait attentivement l'ensemble du pays.

Il s'approcha lentement du minerai dont il suivait d'un œil attentif les lignes ou stries de couches.

— Il y a là un bassin ferrugineux, dit-il à mi-voix.

— Vous dites ? dit von Ruff qui suivait.

— Remarquez bien la topographie du pays. Il est évident d'abord que cette rivière reçoit les eaux pluviales de tout ce bassin. Remarquez en outre ces blocs de mine ; ils sortent de terre dans une direction qui ne laisse aucun doute sur la configuration de leur banc souterrain : il y a certainement un bassin hydraulique sous cette plaine, sur la couche ou sous la couche de fer.

— Cela est, affirma von Ruff.

— Ces matières végétales qui fournissent, chaque année, depuis plusieurs siècles peut-être, ont formé un terreau nitreux ou ammoniacal. Ce terreau est-il en contact avec le fer ?

— Ici, oui ; plus profondément, c'est probable.

— L'eau du bassin peut être chargée de gaz.

— Saturée de gaz.

— L'Amérique, l'Asie, fournissent du pétrole, continua Henri en baissant la voix, charbon liquide... Ici... azote... carbone... potasse... fer.

— Carbo-azotate de potasse ! exclama von Ruff.

— Si la régénération des gaz n'a pu se produire, il est probable qu'ils se sont combinés dans la nappe souterraine. Existe-t-il des sources provenant de ce réservoir naturel ?

— De ce cristalliseur, de ce laboratoire naturel. O géodésie, science divine, guide des adeptes dans ce merveilleux pays ! s'écria von Ruff exalté.

Mais pour être enthousiaste de la science, fût-ce de la géodésie, on n'en est pas moins homme. Dans son mouvement d'exaltation von Ruff avait oublié que sa main soutenait sa béquille et que celle-ci soutenait son corps. Il avait élevé brusquement son bras vers le ciel et son pied avait faibli, son corps avait perdu l'équilibre : il s'était affaissé en poussant un cri.

Henri, rappelé au terre-à-terre, s'était élancé vers son ami et lui demandait avec inquiétude la cause de ce nouvel accident.

— Rien, répondit le savant ; je me suis laissé emporter par l'admiration. J'ai oublié mon pied et je suis tombé. Ce n'est que cela, c'est-à-dire rien.

— C'est heureux, dit Henri. Veuillez me donner le bras, nous retournerons au camp.

— Oui, je regrette de n'avoir pu tirer parti de ce fer, dit-il en jetant un dernier regard plein de regret aux blocs.

— Oh ! s'écria-t-il tout à coup.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Peut-être rien, peut être beaucoup. Remarquez-vous cette place stérile ?

— Où cela ?

— Là-bas, et cette couleur normale du rocher, cela fait tache dans l'ensemble de la végétation : à quelle cause attribuer ce phénomène ?

— C'est peut-être l'entrée d'un terrier.

— Allons-y voir.

— Cela me paraît inutile.

— C'est un service à me rendre, je ne retrouve ma tranquillité qu'après avoir vu.

— Vous êtes un grand collégien, cher ami.

— J'ai été sage, maître, accordez-moi cette fantaisie.

— Allons ! fit Henri résigné.

Ils arrivaient contre la tache de stérilité. von Ruff, appuyé au bloc, tâtait le terrain du bout de sa béquille lorsque Henri, qui s'était arrêté un instant, lui cria :

— Prenez donc garde, imprudent, s'il y avait des serpents dans ce trou !

— Il n'y a point de trou, pas même de fissure. Rien, c'est étrange.

— Je vous l'avais dit. Ce n'est qu'un endroit malade, teigneux.

— Hélas ! fit von Ruff en s'éloignant.

Ils rentrèrent au camp.

Criquet venait d'y allumer un gros tas de brindilles pour fumer de la viande qu'il avait coupée en longues, étroites et minces bandes. von Ruff vint s'asseoir à côté de lui.

Il expliquait scientifiquement à son ami et persécuteur l'effet de la fumée du créosotage de la viande, lorsque Criquet fit un brusque bond en arrière en s'écriant :

— Chaud ! tonnerre ! je me suis brûlé en voulant rassembler mon bûcher.

— Prenez ma béquille, fit von Ruff, en la lui présentant ; servez-vous de la fourche.

— Je la gâterais, j'aime autant me servir de l'autre bout, dit-il en l'approchant du feu.

— Tiens, dit-il, ça sert à deux usa...

Il n'acheva pas sa phrase.

Une explosion venait de se produire. Le foyer était éparpillé de tous les côtés. Criquet avait été culbuté, von Ruff était couvert de brandons et de cendres.

Leur émotion n'avait duré que trois secondes. Criquet s'était relevé, avait sauté sur von Ruff, l'avait enlevé de terre et était allé le déposer à cinquante mètres de là, où il lui demanda :

— Eh bien ! quelle nouvelle ?

— Appelez de Simo, répondit le savant parfaitement calme.

Henri et Paul étaient accourus près des amis.

— Monsieur de Simo, cria von Ruff dès qu'il vit Henri, la tache de teigne est un dépôt de matières explosives !

Cette affirmation fit naître trois exclamations.

— Mes amis, la Providence veille sur nous, s'écria von Ruff. Elle nous a guidés, M. de Simo et moi, vers un endroit où elle a emmagasiné une force considérable ; cette force est à notre disposition.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Paul.

— Expliquez-nous d'abord la cause, ou tout au moins dites-nous ce qu'a été cette explosion.

— En deux mots, dit Criquet ; j'ai pris le bâton de von Ruff, je l'ai poussé dans le feu et patatras ! tout le bazar en l'air.

— A moi d'expliquer le phénomène, interrompit von Ruff. Le bâton dont parle mon ami Criquet est ma béquille ; j'aurais dû dire : était ma béquille, puisqu'elle n'est plus. Ce bâton était celui sur lequel je

m'appuyais lorsque j'explorais les blocs ferrugineux ; c'est en me servant de lui que j'ai cherché le trou, la fissure, cause supposée d'une place teigneuse que mon ami de Simo connaît. Or ce bâton s'est enfoncé assez profondément dans la terre dénudée, un certain nombre de grains de cette terre ont adhéré au bâton et l'ont en quelque sorte transformé en cartouche qui, lors du contact du feu, a fait explosion.

— Je n'y comprends rien ! exclama Paul.

Henri était pensif.

— Il faut répéter l'expérience, dit-il en appelant Paul et en le conduisant vers l'endroit sous-entendu par le savant.

Bientôt les deux explorateurs revinrent porteurs d'une certaine quantité de la terre supposée explosive qu'ils jetèrent prudemment par petites parties sur un tison brûlant encore.

— Vous le voyez, s'écria von Ruff à chaque légère explosion ; cette terre est de la poudre.

— Oui, fit Henri, mais nous ne pouvons la mettre dans nos fusils.

— On pourrait en faire des bombes, répliqua Paul.

— Des bombes en terre glaise ? demanda Henri.

— Comme on voudra, en bois si l'on veut.

— Au moins cette fois serai-je utile ! s'écria von Ruff.

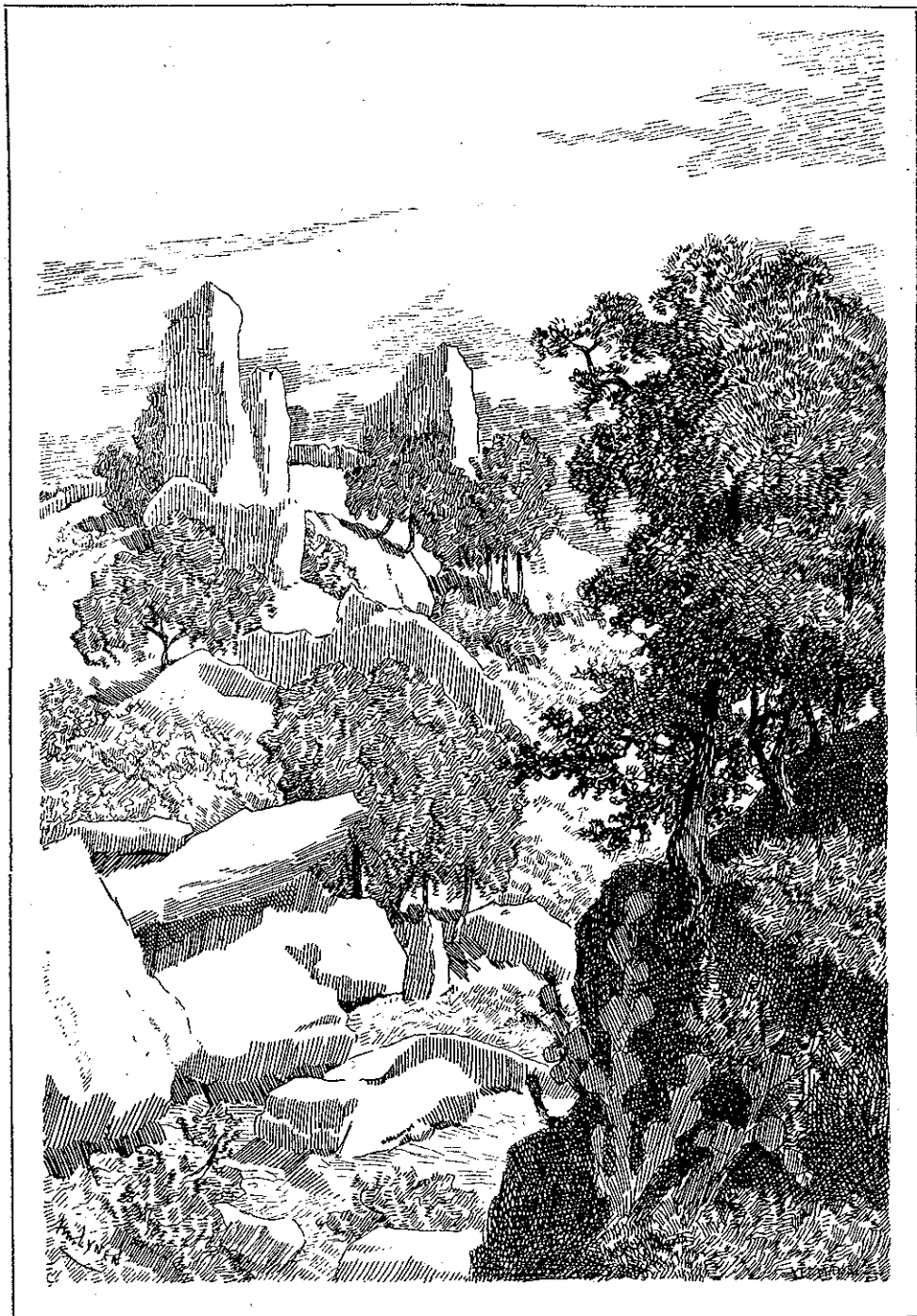
— Il faut essayer la valeur projective de ce corps, dit Henri. Voici comment : nous allons disposer un bol de la grosseur du poing au bout d'une ligne de bûchettes et de feuilles ou mousses séchées, ligne que nous ferons assez grande pour que, après y avoir mis le feu, nous ayons le temps de nous en éloigner.

On fit ce qu'Henri venait de dire et quelques minutes plus tard une explosion formidable se faisait entendre.

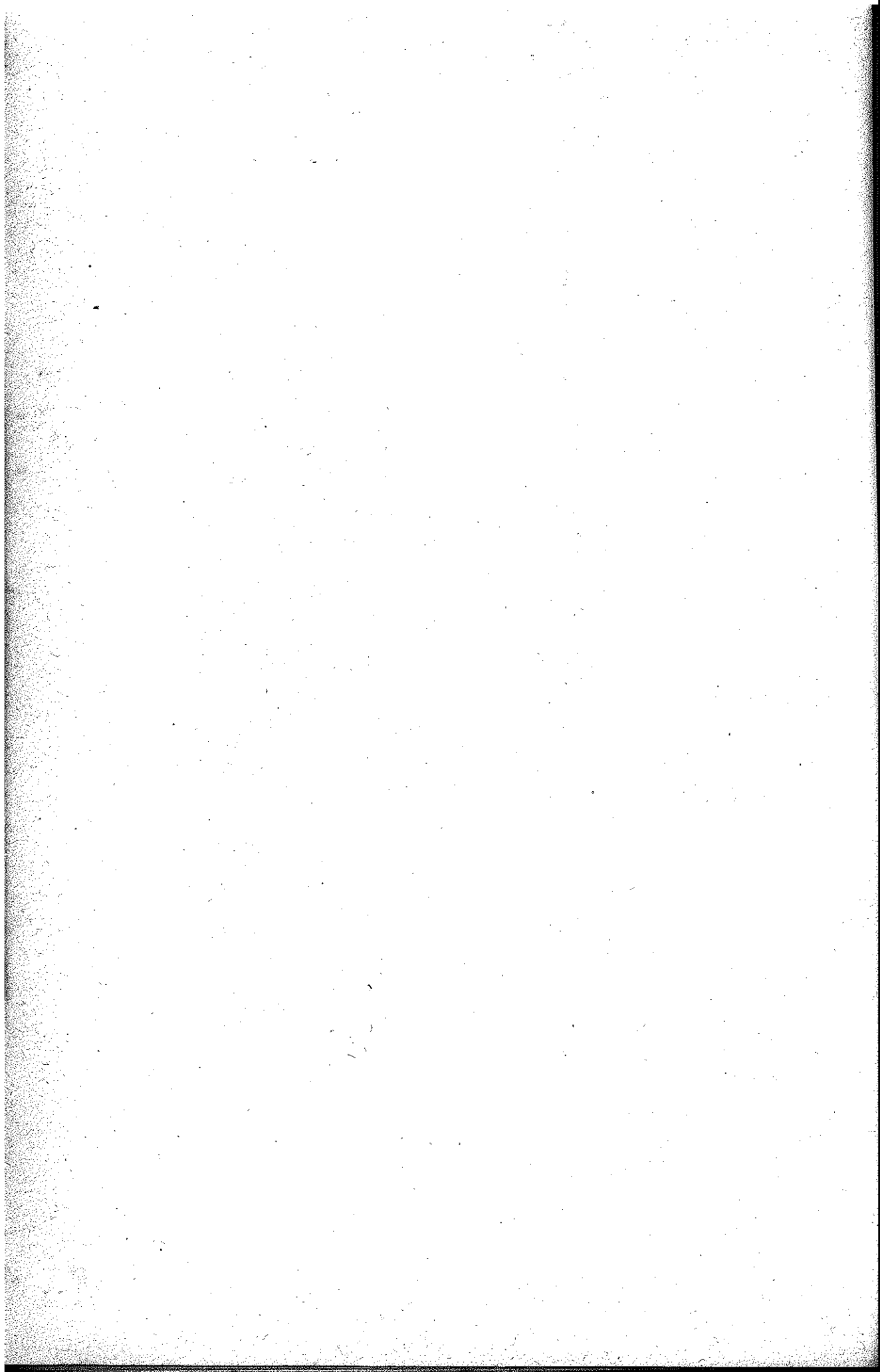
Les dégâts causés par la force de projection furent grands. On décida d'emporter une certaine quantité de cette terre dans des sacs de peau que l'on préparerait à cet effet.

Henri pria ses amis de récolter des roseaux creux, de les couper de manière à en faire des tubes longs de quinze centimètres environ, de les emmancher à l'extrémité inférieur de plusieurs flèches, de les charger à moitié de terre explosive, de remplir la cavité restante avec des brindilles sèches bien entourées de graisse animale, et de se faire un carquois.

— N'oublions pas, mes amis, ajouta Henri, que nous partons dès l'aube prochaine.



REMARQUEZ EN OUTRE CES BLOCS DE MINE. (P. 181.)



— Et von Ruff?

— Je puis marcher ; ce sera peut-être un peu gênant dès l'abord, je m'y ferai.

Mais von Ruff avait eu une idée dont il entendait rester seul possesseur ; il n'écoutait pas Henri et étudiait son invention.

— Ceci, fit Paul en terminant sa première flèche, est renouvelé des anciens : c'est la fusée incendiaire.

— Et explosible.

— C'est un obus d'un nouveau système, un volcan portatif qui peut faire merveille à l'occasion, dit Criquet en clôturant l'entretien.

XXVIII

ANGE ET DÉMON

Quittons un moment nos amis et revenons à Catherine que nous avons laissée dans l'accablement et le désespoir.

Calao lui parle, elle se tait.

Il a usé de tous les subterfuges imaginables pour chercher à lui donner une lueur d'espoir.

— Laissez-moi mourir en paix, répond-elle à tous les discours qu'il lui tient.

— Je vous répète, chère enfant, que tous vos amis vivent. Mes espions me tiennent au courant de leurs faits et gestes journaliers.

— Vous m'aviez promis de me les faire voir, vous n'en faites rien, parce que vous mentez. Faites et dites ce que voulez ; moi aussi j'ai ma volonté. La mort me sauvera de l'esclavage.

— Sliman ! cria Calao en s'adressant à un des négriers. Si tu n'es pas Allemand, du moins tu en connais la langue.

— Oui, répondit ce dernier que nos lecteurs connaissent pour lui avoir entendu dire à von Ruff : « Tiens ! fais connaissance avec celui qui te dévorera ! »

— Mademoiselle comprend ta langue, tu pourras t'entendre avec